

Concerts, expositions, événements...

Pierre le Grand, un tsar en France. 1717



Pierre I^{er}, tsar de Russie, 1717, par Jean-Marc Nattier.

Château de Versailles, Grand Trianon

30 mai – 24 septembre 2017

Consacrée au séjour du tsar Pierre le Grand en France en mai et juin 1717, l'exposition commémore le tricentenaire de cette visite diplomatique. Inaugurée par le président Poutine et le président Macron au Grand Trianon où fut reçu le tsar pendant les deux séjours qu'il fit à Versailles, elle met en lumière l'importance de ce voyage qui fut l'acte fondateur des échanges culturels entre nos deux pays. Mikhaïl Piotrovski, Directeur du musée de l'Ermitage à Saint-Pétersbourg, explique la portée de cette exposition qui « aide à comprendre la Russie en général, son passé et son présent, et peut-être aussi son avenir. Elle raconte l'aspiration du tsar à créer cet avenir avec l'Europe, et avec la France en qui elle voyait une alliée et une partenaire de valeur ».

L'exposition s'ouvre sur des portraits du tsar, géant de 2,04 m, et la description de ses succès militaires (*Bataille de Poltava*) dans la guerre du Nord contre la Suède. Sa volonté de réorganiser et moderniser son pays à marche forcée le pousse à chercher des modèles d'inspiration hors de son empire. Déjà en 1697, à la recherche

d'une nouvelle coalition anti-ottomane, le tsar a lancé en 1697 une Grande Ambassade en Europe occidentale. Le tsar en profite pour « voir et apprendre » : la construction navale à Amsterdam, le fonctionnement des institutions à Londres, une nouvelle carte de l'Europe orientale avec les cartographes français.

Tous vantent sa curiosité intense et sa force de travail exceptionnelle. En 1703, il entreprend la construction d'une nouvelle capitale, Saint-Pétersbourg sur les modèles hollandais et anglais : pour la première fois en Russie, une ville entière est construite d'après un plan d'urbanisme unique. Puis l'architecture de Paris et de Versailles devient son modèle préféré et le Français Le Blond est recruté comme « architecte général ».

En 1717, à la recherche de nouveaux alliés contre la Suède, le tsar visite les Pays-Bas et la France, alliée historique de la Suède. Celle-ci reçoit le tsar avec un mélange de méfiance et d'intérêt : la Russie est une possible alliée contre l'hégémonie des Habsbourg. Quant au tsar, il envisage une alliance avec la plus grande puissance européenne par le mariage de sa fille Élisabeth avec le jeune roi Louis XV.

A Paris le tsar visite les manufactures de tapisseries des Gobelins et de glaces du Faubourg Saint-Antoine, modèles des manufactures impériales de Saint-Pétersbourg qui fourniront le décor des nombreux palais en construction. Rappel de la Galerie des Glaces, l'usage des miroirs se multiplie au grand dam de l'Église orthodoxe qui condamne leur usage. Versailles et ses jardins fascinent le tsar qui a entrepris la construction du palais de Peterhof sur le modèle versaillais. Les jardins sont le cadre de somptueuses fêtes, nouveauté en Russie.

L'exposition permet de découvrir Pierre le Grand, figure capitale pour l'histoire russe contemporaine, et les relations politiques et culturelles qu'entretiennent nos deux pays.

Portraits de Cézanne

Musée d'Orsay, Paris

13 juin au 24 septembre 2017

Fruit d'une collaboration entre les musées de Washington, Londres et Paris, les *Portraits de Cézanne* présentés au musée d'Orsay nous entraînent pour la première fois dans l'aventure du peintre face à la figure humaine. Plus connu pour ses séries des *Baigneuses* ou ses nombreuses vues de *la Sainte-Victoire*, Cézanne a peint tout au long de sa vie quelques deux cents portraits dont vingt-six autoportraits. C'est avec un autoportrait qu'il commence à peindre au début des années 1860. En se peignant à partir d'une photo, Cézanne privilégie déjà l'expression par la couleur au détriment de la ressemblance. Le *Jardinier Vallier* peint en 1906, dernier tableau de l'exposition, inscrit le portrait dans le paysage et trahit la recherche d'une « harmonie parallèle à la nature ».

L'exceptionnel rassemblement des portraits de *Madame Cézanne* montre les recherches patientes de l'artiste qui tente de saisir les variations infinies d'une figure. La réalité est complexe et multiple. « *La lecture du modèle, et sa réalisation, est quelquefois très lente à venir pour l'artiste* ». On a beaucoup reproché à Cézanne sa lenteur d'exécution, à commencer par ses modèles ! Mais chaque modèle est l'occasion pour le peintre d'exprimer un équilibre de couleurs et de formes. Au-delà d'une illustration ou d'un décor, l'acte de peindre devient une participation à la compréhension du monde et à sa création continue. En cela, Cézanne annonce la génération de Picasso qui en signe d'hommage à « *notre père à tous* » souhaitera se faire enterrer au pied de la Sainte-Victoire.



Le Garçon au gilet rouge par Paul Cézanne (1839-1906)

Maurice Denis et Eugène Delacroix, de l'atelier au musée

Musée Delacroix, Paris,

3 mai au 28 août 2017

L'été est souvent propice à la découverte de Paris. Le musée Delacroix et son jardin inattendu donnent envie de s'arrêter pour s'y reposer et méditer en compagnie d'un grand homme. Dernière habitation de Delacroix, choisie pour sa proximité avec l'église Saint Sulpice où il finissait le décor de la chapelle des Saints-Anges, l'appartement et l'atelier attenant nous font entrer dans l'intimité de la création. Occasion de voir les récents agrandissements et rénovations du musée.

Maurice Denis (1870-1943), né quelques années après le décès de Delacroix (1863), voue une grande admiration à l'artiste qui meurt sans élève mais dont les héritiers seront nombreux. Denis et les Nabis, parmi lesquels Émile Bernard et Édouard Vuillard, sont la première génération à lire le *Journal de Delacroix* publié en 1893. Devenu président de la Société des amis d'Eugène Delacroix, Maurice Denis sauve les lieux et les transforme en musée. Dans l'atelier, sont expo-

sées les œuvres des « *héritiers* », leurs copie des œuvres du maître, leurs exercices d'admiration. Cézanne, Odilon Redon, Gauguin, Van Gogh, Signac ou Matisse avouent ce qu'ils doivent à celui qui fut peintre, décorateur, écrivain.



L'atelier vu du jardin par Maurice Denis

RMN Grand Palais, Musée du Louvre

L'interview : Ambassadrice Ginette de Matha

directrice adjointe de l'IHEDN et conseillère diplomatique



Ginette de Matha

Votre formation initiale a-t-elle joué un rôle dans votre carrière ?

Les lettres classiques, l'allemand et le journalisme, tout cela m'a aidé et m'aide encore à structurer ma pensée : les années passées à faire de l'analyse et de la traduction de textes latins ou grecs, chercher le mot précis, analyser la construction des phrases, tout se résume à une seule question : comment ça marche ? Dans les métiers de la diplomatie, on change souvent de fonction, donc la première question est : comment ça marche, comment ça s'organise, quelles sont les marges de manœuvre ? Inconsciemment ça m'a aidé.

A quel univers culturel êtes-vous le plus sensible ?

La lecture est mon univers préféré – mais pas exclusif. Lors d'un récent voyage en Chine, j'ai constaté que la lecture antérieure d'écrivains chinois contemporains ou plus anciens apporte énormément à la connaissance d'un pays. De même, l'âme russe se comprend à travers Tolstoï ou Dostoïevski. Je souhaiterais que Philipp Roth ou Joyce Carol Oates reçoivent le Prix Nobel de Littérature car ce sont de très grands auteurs. C'est faux de penser que la lecture vous éloigne du reste du monde. Au contraire. La nomination par la Ministre de la Culture d'un ambassadeur pour la lecture l'académicien Erik Orsenna est une belle « *exception française* ».

Confidence : comme beaucoup d'entre nous j'adore les polars. Le dernier Fred Vargas : un régal !

J'aime aussi le cinéma ; au-delà du plaisir d'être spectatrice, mes fonctions de sous-directrice du cinéma aux Affaires étrangères, domaine qui relève aujourd'hui de l'Institut français, m'ont permis d'approcher une industrie et ses différents acteurs, un univers complexe et attachant.

Un chef d'œuvre qui vous a marquée ? Pourquoi ?

D'abord un lieu, le Mauritshuis de La Haye, musée exceptionnel, de petite taille, une maison aux parquets cirés qui craquent et qui donne l'impression d'être chez soi. Et le choc de *La Jeune fille à la perle* de Vermeer. Même après mille reproductions, voir l'original, c'est un choc, la beauté qui vous saute au visage et vous ravit par sa douceur, sa tendresse, c'est brillant et sombre à la fois. A New York, on est fasciné par les collections du Met ou du MoMA ; à La Haye, c'est une émotion intime. Ce recueillement, je le retrouve dans les gouaches découpées de Matisse.

C'est un plaisir stimulant et apaisant qui nourrit notre compréhension du monde.

A quoi sert la littérature ? Quel temps lui donner ?

En littérature, la découverte de Faulkner a été un choc. Un des buts de la littérature, c'est essayer de découvrir l'être humain et comment il pense. Faulkner a réussi à montrer, dans son écriture, que nous ne sommes pas linéaires, mais pourvus d'une pensée fragmentée, éclatée, simultanée et sans logique. C'est, pour moi, l'écrivain qui, en son temps, a poussé le plus loin cette recherche.

Le temps n'existe plus quand je lis, l'expérience d'une concentration-plaisir, différente de la concentration-travail qui est néanmoins le plaisir de la chose bien faite.

*Propos recueillis par
Christine de Langle
Art Majeur*